

## IDYLLE

(Conte de la Californie)

Comment l'amour s'était glissé dans l'âme limpide et droite de Madge, pour le fiancé de sa soeur, la pauvre enfant n'aurait pu le dire elle-même. Avec son horreur du mensonge, elle souffrait cruellement de cette trahison envers celle qui lui avait toujours servi de petite mère. Cependant, elle avait beau maudire son coeur et mépriser sa faiblesse, elle retombait toujours dans le même rêve enivrant et défendu. En vain cherchait-elle à échapper au souvenir de leur première rencontre, il y avait de cela quelques mois seulement. Elle sortait de pension et sa soeur Pauline l'avait prise avec elle à "l'hacienda" que leur avait laissée à toutes deux en mourant le colonel Pomfret, leur père... Sous ce beau ciel enchanteur de la Californie, Madge avait vu pour la première fois... Jack Latimer... le "rancho" de "l'hacienda", et le revoyait toujours, avec sa grande silhouette d'homme fort, au teint basané, aux yeux très doux... elle entendait sa voix basse un peu contenue. Ah ! certes, elle ne s'étonnait guère que Pauline l'eût aimé... qu'elle eût oublié l'autre pour lui.

D'abord, Madge l'avait aimé dans toute l'innocence de son coeur, parce qu'il était le fiancé de sa soeur et parce qu'il allait être son frère ; puis un jour elle s'était sentie rougir sous le regard du jeune homme, et au tressaillement presque douloureux qu'elle avait éprouvé, elle comprit qu'elle l'aimait comme toutes les jeunes filles rêvent d'aimer... de tout son petit coeur passionné et tendre. A partir de ce jour, elle rencontra souvent le regard de Jack, qui semblait l'envelopper chaque fois d'une caresse, et une nouvelle crainte vint se mêler à sa honte secrète. Si lui aussi allait l'aimer !... Maintenant elle les fuyait tous les deux... Jack et Pauline.

Devenue sombre et taciturne, elle passait de longues heures, seule avec sa tristesse, dans un coin du parc, au milieu de ses fleurs, où personne ne songeait à la déranger. Pauline avait été surprise et peinée d'abord, puis elle avait fini par attribuer à ce changement d'humeur les rêveries qui troublent parfois l'esprit des jeunes filles.

Le soleil venait de se coucher derrière les grandes vallées à l'Ouest, et teignait l'horizon de lueurs rosées. Les chênes solitaires commençaient à jeter leurs ombres sur les pelouses, tandis qu'une légère fraîcheur humide se dégagait de la terre et se mêlait aux senteurs embaumées des fleurs. Madge s'en revenait à la maison d'un pas languissant ; ses cheveux noirs, comme trop lourds pour être retenus par un peigne, retombaient en une lourde torsade sur son cou, tandis que son visage d'enfant où reluisaient deux yeux sombres, était empreint d'une amère tristesse. Tout à coup un bruit de pas lui fit relever la tête, et aussitôt une voix bien connue résonna de l'autre côté de la haie, qui séparait le parc de la grande route.

—Eh bien ! Madge !

La jeune fille poussa un cri de surprise et de joie, puis elle se mit à courir comme une écolière jusqu'à une ouverture dans l'enclos, et là elle attendit toute palpitante que l'homme qui lui avait parlé, la rejoignît.

—Comment ! c'est vous, mon bon Guy ! s'écria-t-elle, et pour la première fois depuis longtemps, son visage devint radieux. Elle noua ses deux mains autour du bras de l'étranger, tandis que celui-ci la contemplait d'un regard ami.

—Oui, c'est moi, Madge ! Vous ne m'attendiez guère, je parie... Mais, voyez-vous, je ne pouvais plus y tenir, là-bas. J'avais besoin de vous revoir... vous et Pauline. Et ma foi, je suis venu sans me faire annoncer... Le nègre Pepher a pris soin de mon modeste bagage... Quant à moi, j'ai voulu marcher... pour me préparer un peu au grand bonheur de vous revoir toutes les deux.

La jeune fille avait écouté en silence, les yeux fixés sur Guy. Au nom de Pauline, son front s'é-

tait douloureusement contracté, puis elle avait doucement haussé les épaules, comme pour ban- nir une idée importune.

—Et vous avez bien fait, mon bon Guy... Ah ! si vous saviez comme je suis heureuse de vous revoir ! C'est le bon vieux temps qui va recommencer. Vous rappelez-vous ?... Et cependant, tout est changé. L'ancien rancho, le vieux Miguel Pacheco, est mort... Il a été remplacé par un autre... Jack Latimer. Et elle ajouta pour chercher son embarras. Et ce n'est plus la même chose... plus du tout.

Elle fouilla de son petit pied la terre poudreuse, puis elle leva les yeux sur Guy.

—Ah ! mon pauvre ami, ce que l'on s'ennuie



ici ! C'est affreux... Si quelqu'un voulait seulement m'enlever, il serait bien gentil.

Guy se mit à rire, et frappa amicalement la petite main de Madge dans la sienne. Au même moment, un homme à cheval passa tout près d'eux sur la route. Le cavalier leva son sombrero et découvrit une belle tête grave et sérieuse. Aux paroles de la jeune fille, un léger sourire avait retroussé les coins de ses lèvres, et une lueur brilla dans ses yeux noirs.

—Qui est ce jeune homme ? demanda Guy, lorsque le cheval et son cavalier furent passés.

—C'est Jack Latimer... le rancho, dit Madge d'une voix mal assurée. Si nous entrions voir Pauline, Guy ?

Le jour suivant, les rayons brûlants d'un soleil matinal tombaient d'aplomb sur les bâtiments étincelants de blancheur de l'hacienda. Madge, repri- se par sa tristesse des jours passés, tristesse que lui avait fait momentanément oublier son ami Guy, se dirigeait lentement vers l'ombre fraîche qu'offrait un gros chêne, lorsqu'elle s'entendit appeler :

—Mademoiselle Madge !

Elle aurait voulu fuir, mais il était trop tard ; Jack Latimer était déjà auprès d'elle, lui souriant dans les yeux.

—Peut-on vous demander une faveur, Mademoiselle Madge ? Accompagnez-moi dans le phaé- ton jusqu'à la grille. Les chevaux sont agités, et il me faudra quelqu'un pour les retenir pendant que j'ouvrirai. Vous me rendriez grand service de tenir les rênes... Mais peut-être auriez-vous trop chaud de revenir ensuite à pied...

—Il fait un peu chaud... assurément, répondit la jeune fille en prenant un air digne. Mais si vous n'avez personne pour vous aider... Quand partez-vous ?

—A l'instant même ! Et le visage mâle aux teintes de bronze devint radieux. Je vous dois mille remerciements, Mademoiselle Madge. Le phaé- ton est à quelques pas d'ici.

La soeur de Pauline suivit son futur beau- frère en cherchant à étouffer les battements de son coeur. Elle jeta un regard de surprise indi- gnée sur son compagnon, en apercevant le petit nègre mexicain qui tenait les chevaux. Le noir disparut dans un taillis aussitôt que Jack et Madge furent assis dans la voiture.

Quel odieux mensonge venait de lui faire cet homme ! Mais l'indignation de la jeune fille ne sembla faire aucune impression sur le "rancho", dont le profil hardi et régulier inspirait malgré tout à la pauvre enfant, une vague admiration mêlée d'une sourde angoisse.

Lorsqu'ils eurent atteint la grille, le jeune homme se retourna vers Madge.

—Avancez sur la route, voulez-vous ! Et puis...

Mais ses dernières paroles furent perdues, dans le mouvement qu'il fit pour s'élan- cer de la voi- ture et ouvrir la grille. Madge, absorbée de nou- veau dans son rêve, n'entendit pas la grille se re- fermer. Elle se tourna subitement avec un mou- vement de colère au moment où résonnait à son oreille le rire caressant de Latimer. Et avant qu'elle ne pût protester, Jack était remonté dans la voiture et avait lancé les deux chevaux au ga- lop sur la longue route poudreuse.

—C'est un tour infâme ! s'écria Madge, affolée.

—Mon Dieu ! Mademoiselle, n'avez-vous pas exprimé le désir d'être enlevée ? demanda Latimer avec calme, tandis que ses dents blanches étincelèrent.

—Mais c'est de l'impudence, cria de nouveau Madge, en frappant du pied. Monsieur, je vous ordonne de vous arrêter immédiatement. Vous osez...

—Oui... moi... j'ose... Madge...

Son nom, prononcé par cette bouche aimée, lui fit l'effet d'une caresse ; elle frissonna.

—C'est vrai, je vous enlève, continua-t-il ; mais j'en ai demandé d'abord la permission à votre tante et à Pauline. Puis il ajouta avec une grande amertume : Il n'y avait rien à faire à l'hacienda aujourd'hui... et j'ai pris un congé... un congé que je veux passer au fond du bois, Madge.

Dé nouveau, la jeune fille tressaillit et la même angoisse lui serra le coeur. Elle se raidit, pour- tant, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Ce que vous dites est odieux, Monsieur. Jamais je ne vous le pardonnerai, dit Madge d'une voix brisée qu'elle cherchait en vain à rendre impérieuse.

Jack se pencha vers la jeune fille, saisit d'une pitié subite, devant cette douleur qu'il lui avait causée :

—Madge ! implora-t-il d'une voix basse où se concentrait une immense tendresse. Ne m'en veuillez pas. Regardez-moi, et dites que vous n'êtes pas fâchée. Pardonnez-moi, Madge... j'étais